

Mary Jones et sa Bible

Mary Jones était la fille unique d'un tisserand qui vivait dans une charmante maisonnette du village de Langfihangel, au pays de Galles. Jakob Jones et son épouse étaient des chrétiens fidèles et depuis son enfance, Mary avait entendu sa mère lui raconter les histoires bibliques qui la captivaient. Elle aimait aussi accompagner ses parents à l'église et aux réunions où elle entendait de nombreuses choses sur les Saintes Ecritures.

A cette époque, on ne trouvait pas la Bible dans toutes les maisons au pays de Galles. Seuls les riches pouvaient s'en procurer une, car il n'y avait alors que peu de Bibles en gallois.

Il était émouvant de voir l'assiduité avec laquelle la jeune Mary utilisait chaque occasion pour en savoir plus sur la Bible.

« Maman », demanda-t-elle un jour, « pourquoi n'avons-nous pas de Bible à nous ? »

« Parce que les Bibles sont très rares et parce que nous sommes trop pauvres pour en acheter une. Il est vrai que cela coûte cher de posséder une Bible, mais il est d'autant plus important que nous mettions en pratique les Paroles de la Bible que nous connaissons déjà. Si nous sommes fidèles là-dedans, Dieu veillera à ce que nous en apprenions plus sur Sa volonté. Mais nous devons attendre patiemment. »

« Tu as attendu si longtemps, maman, que tu y es habituée, désormais. Mais pour moi, c'est plus difficile. Chaque fois que j'entends un passage de la Bible, j'ai le désir d'en savoir davantage que ce que je sais déjà. »

Apprendre à lire et posséder une Bible, voilà le souhait le plus cher de cette jeune fille de huit ans. Cela semblait toutefois impossible de le voir se réaliser un jour. Il n'y avait pas d'école dans cette région reculée et ses parents étaient trop pauvres pour lui payer des cours. Ses parents travaillaient et une grande partie des travaux ménagers revenaient à l'enfant. A un âge où les autres enfants faisaient leurs devoirs, puis jouaient, Mary passait le balais, récurait ou tissait.

Deux ans étaient passés sans qu'il n'y ait aucun moyen de dire si les souhaits de l'enfant avaient la moindre perspective de se réaliser, lorsqu'un soir, Jakob Jones rentra de Abergynolwyn, un village voisin dans lequel il vendait des tissus que sa femme et lui avaient cousus au cours des derniers mois. La joie pouvait se lire dans ses yeux. Il entra en souriant et se rendit à sa place habituelle.

Mary, dont le regard observateur percevait toujours le moindre changement dans les traits de son père, se hâta à sa rencontre et le regarda, remplie de curiosité.

« Qu'y a-t-il, papa ? », demanda-t-elle. « As-tu une bonne nouvelle à nous annoncer ? »

« Qu'est-ce que c'est ? », demanda aussi madame Jones.

« Que dirais-tu, ma chère épouse, si notre fille avait l'occasion de s'instruire et de savoir lire, écrire et calculer et encore plein d'autres choses que ses parents n'ont jamais su ? »

« Oh papa ! » La petite Mary sautillait devant son père. Ce dernier l'observa un moment sans parler, puis dit : « Oui, ma fille, une école va ouvrir à Abergynolwyn, l'enseignant a déjà été choisi et comme ma petite Mary ne craint pas de marcher pendant trois-quarts d'heure, elle ira à l'école, où elle apprendra autant de choses que possible. Je crois que cela te rendra très heureuse. Me trompé-je ? »

« Si je suis heureuse, papa ? Oh oui, très heureuse parce que j'apprendrai enfin à lire la bible. Mais... », murmura-t-elle, « maman ne peut peut-être pas se passer de moi. »

« Me passer de toi ? », répondit Madame Jones. « Oui, mon enfant, j’y arriverai. J’aurai certes un peu de peine à m’occuper seule du foyer, mais pour ton bien, je prendrais bien plus sur moi. »

« Ma chère maman ! », s’écria Mary en la serrant dans ses bras. « Mais je ne veux pas que tu travailles trop. Je me lèverai une ou deux heures plus tôt et je ferai tout ce que je peux pour toi avant d’aller à l’école. »

Trois semaines plus tard, l’école ouvrit ses portes. Comme Mary avait très envie d’apprendre, les cours la rendaient heureuse. En très peu de temps, elle sut lire et écrire.

Madame Jones n’avait rien à reprocher à sa fille en ce qui concernait son aide à la maison. L’enfant se levait à l’aube, prenait le nécessaire pour déjeuner et aidait encore sa mère après être rentrée de l’école en n’utilisant que le temps strictement nécessaire pour préparer ses devoirs pour le jour suivant.

En classe, elle était appréciée de tous grâce à son bon caractère et son zèle. De plus, elle était tout le temps prête à aider. Aucune de ses camarades de classe n’était jalouse d’elle.

L’ouverture d’une école du dimanche suivit de près celle de l’école. Depuis le premier jour, Mary s’y rendit et sa grande participation témoignait de l’intérêt qu’elle portait à ce cours.

Un soir après la réunion, au moment où Madame Evans, l’épouse d’un agriculteur d’Abergynolwyl et une amie de la famille Jones, s’apprêtait à partir, elle sentit une main se poser sur son bras et une voix familière lui dire : « Excusez-moi, madame Evans, puis-je vous poser une question ? »

« Bien sûr, de quoi s’agit-il ? »

« Rappelez-vous, madame Evans, il y a deux ans, vous avez eu la bonté de me dire que je pouvais venir dans votre ferme pour lire votre Bible. »

« Je m’en rappelle bien ; sais-tu déjà lire ? »

« Oui, madame Evans, et je vais aussi à l’école du dimanche, où l’on me donne des devoirs à apprendre et si vous me permettiez de venir une fois par semaine dans votre ferme, peut-être le samedi lorsque j’ai congé, je vous en serais très reconnaissante. »

« Bien entendu, viens, tu seras la bienvenue. Je t’attends samedi prochain. »

Le samedi suivant, Mary se rendit, le cœur joyeux, à la ferme. Le trajet lui prenait environ une heure à pied. A son arrivée, elle reçut un accueil chaleureux.

« Réchauffe-toi », lui dit madame Evans, « puis va dans le salon pour lire la Bible ! »

Elle se réchauffa quelques minutes près d’un poêle, puis on la mena dans le salon, où elle vit le précieux trésor posé sur une table.

Tremblant de joie et d’émotion, Mary se trouvait pour la première fois de sa vie seule face à une Bible. Elle l’ouvrit au cinquième chapitre de l’évangile de Jean et son regard tomba sur le verset 39 : « Vous étudiez avec soin les Ecritures, parce que vous êtes convaincus d’en obtenir la vie éternelle. Or, précisément, ce sont elles qui témoignent de moi. »

« Oui », s’écria-t-elle. « Je veux être obéissante ! Je chercherai et étudierai tant que je peux. Oh si seulement j’avais une Bible à moi ! »

Après avoir appris ses leçons pour le jour suivant, Mary prit congé de ces personnes accueillantes, le cœur rempli de cette pensée : « Je dois avoir ma propre Bible ! »

« Oui », répéta-t-elle tout haut, « je dois en avoir une, même si pour cela, je dois économiser penny après penny pendant les dix prochaines années. »

Noël arriva et ce fut donc le temps des vacances pour Mary. Mais elle regretterait vraiment d'interrompre son travail scolaire si elle n'avait pas eu l'intention de gagner des sous pendant ses vacances afin de pouvoir s'acheter une Bible.

Sans délaissier ses tâches chez elle, elle trouva le moyen de travailler parfois chez ses voisins afin de gagner quelques sous. Cette population pauvre n'utilisait presque que ces pièces en cuivre : ici, il fallait garder un enfant pendant que sa mère faisait la lessive, là il fallait récolter du bois sec ou mort ou il fallait raccommoder de vieilles affaires pour une mère de famille débordée de travail et heureuse de pouvoir récompenser ce service par une petite pièce de monnaie.

Mary déposait chaque penny dans une grande tirelire que son père lui avait fabriquée.

Cette tirelire se trouvait sur la corniche et à chaque fois que Mary y insérait une petite piécette qu'elle avait gagnée, son cœur se remplissait de joie. Elle calculait ensuite combien il lui manquait jusqu'à ce qu'elle puisse acquérir une Bible.

Pendant ce temps, madame Evans, qui connaissait le désir de la jeune fille et qui voulait l'aider, lui offrit un joli coq ainsi que deux poules. L'enfant ne trouva pas de mots pour exprimer sa joie et sa reconnaissance.

« Mon enfant », lui dit madame Evans, « je veux t'aider à acheter une Bible parce que cela me rend heureuse de te faire plaisir. Lorsque tes poules pondront au printemps, tu vendras les œufs, qui seront alors à toi. Je sais bien à quoi te servira l'argent que tu recevras. »

Six années avaient passé depuis que Mary Jones avait déposé son premier penny dans sa tirelire, six ans de travail, de persévérance et d'attente patiente, lorsqu'un samedi soir, la jeune fille arriva vers ses parents en sautillant, ayant du mal à contenir sa joie.

« Oh maman ! Papa ! », cria-t-elle, « Regardez, madame Evans vient de me payer ce qu'elle me devait. C'est bien plus que je ne le pensais et j'ai maintenant assez d'argent pour m'acheter une Bible. Je suis si heureuse que les mots me manquent. »

Son père interrompit son travail et dit : « Dieu soit loué ! C'est lui qui a déposé ce désir dans ton cœur ; c'est aussi lui qui t'a donné la patience et le courage de travailler afin de voir ce souhait se réaliser. Qu'il te bénisse, mon enfant ! ». Il posa solennellement sa main sur la tête de la jeune fille et ajouta doucement : « Et tu seras bénie ! »

« Mais dis-moi, papa », répondit-elle après s'être tue un instant. « Où puis-je acheter une Bible ? Il n'y en a ni ici, ni à Abergynolwyn. »

« Je ne sais pas, Mary ; mais notre pasteur te le dira. Tu peux aller le voir demain et le lui demander. »

Le lendemain matin, Mary se rendit chez le pasteur et lui posa ces questions qui avaient tant d'importance pour elle. Mais sa réponse fut qu'on ne pouvait trouver d'exemplaire de la Bible nulle part (dans la traduction du dialecte du pays de Galles, qui avait paru l'année précédente), sauf à Bala auprès du pasteur Charles. Il exprima encore la réserve qu'il était toutefois possible que toutes les Bibles que Monsieur Charles avait reçues de Londres aient déjà été vendues ou qu'elles soient toutes réservées.

Cela ne promettait rien de bon et Mary, attristée, rentra chez elle. Mais elle n'abandonna pas ses espoirs pour autant. Elle voulait se rendre à Bala afin de voir si Monsieur Charles n'avait pas encore une Bible pour elle.

Le trajet qu'elle devait faire était long ; elle devrait marcher pendant environ neuf heures et Mary ne connaissait pas le chemin. Mais tous ces obstacles ne remirent pas sa décision en cause.

Au début, ses parents ne voulaient pas la laisser faire tout ce chemin seule à pied, mais ils cédèrent finalement à sa demande. Une voisine lui donna un sac de voyage afin d'emporter son trésor chez elle lorsqu'elle le trouverait.

C'était au printemps de l'année 1800. Le jour promettait de devenir magnifique. Longtemps avant le début du jour, Mary se leva. C'était le grand jour, le jour qu'elle avait attendu pendant tellement d'années ! Elle mit sa seule paire de chaussures (bien trop précieuses pour effectuer un voyage de neuf heures) dans son sac, elle ne les chausserait qu'à l'entrée de la ville.

Malgré l'heure matinale, ses parents étaient déjà debout ; ils voulaient déjeuner avec leur fille et la remettre sous la protection de Dieu.

Ainsi revigorée et encouragée, Mary enlaça ses parents et partit sous les premiers rayons du soleil. Ses pieds nus effleuraient le sol. La tête haute, les yeux brillants, la couleur fraîche de la santé sur ses joues, elle marcha. Jamais ce qui l'entourait ne lui avait semblé si beau.

Vers midi, Mary se reposa un peu et dévora le pain que sa mère lui avait donné. Après une demi-heure, elle reprit son chemin. La route était poussiéreuse, le soleil, rayonnant. Mais la jeune fille, résolue, continua son chemin et ne prêta pas attention au fait que ses pieds s'écorchaient, que sa tête brûlait et que la fatigue la saisissait. Elle ne s'arrêta pas pendant son voyage, sauf lorsqu'un sympathique agriculteur lui offrit un peu de lait.

A son arrivée à Bala, Mary se rendit, suivant les indications fournies par son pasteur, à la maison de David Edwards, un pasteur méthodiste. Celui-ci la reçut chaleureusement, lui demanda la raison de son long voyage et lui dit que l'heure était déjà trop avancée pour parler à Monsieur Charles.

« Mais », ajouta le bon monsieur en constatant l'embarras de sa jeune visiteuse, « reste ici cette nuit et nous irons ensemble chez Monsieur Charles demain, dès que je verrai de la lumière dans son bureau. Tu auras alors assez de temps pour lui exposer ta demande et pour rentrer chez toi avant la tombée de la nuit. »

Mary accepta avec joie l'hospitalité qu'on lui offrait. Après un simple souper, on la conduisit dans la chambrette où elle devait passer la nuit. Après avoir récité un chapitre de la Bible, elle pria. Puis elle se coucha, fatiguée, mais en étant convaincue que Celui qui l'avait mené jusqu'ici ferait se réaliser le désir de son cœur.

Son sommeil profond ne fut pas interrompu. Son hôte frappa à sa porte aux premiers signes de l'aube.

Mary sauta hors du lit. Le moment qu'elle avait tant attendu était enfin arrivé. Elle s'assit sur son lit et récita le Psaume 23 : « Le Seigneur est mon berger, je ne manquerai de rien. »

Lorsque Mary fut prête, elle se rendit avec David Edwards chez le pasteur.

Mary trépignait d'impatience lorsque Monsieur Edwards frappa à la porte de la chambre. La porte s'ouvrit et Monsieur Charles se trouva devant eux.

« Bonjour, cher ami ! Qu'est-ce qui vous amène ici de si bon matin ? Entrez ! »

Quelques paroles d'explication furent rapidement échangées entre le vieux pasteur et Monsieur Charles, qui invita alors Mary à entrer.

« Voyons, mon enfant, ne crains rien, raconte-moi ton histoire et dis-moi ce qui t'amène ici ! »

Mary, un peu timide au début, prit courage et répondit à toutes les questions du pasteur. Elle parla de ses parents, de son village et de son désir de posséder une Bible, des longues années durant lesquelles elle économisa le peu qu'elle gagnait afin de s'acheter une Bible et conclut en disant qu'elle avait désormais l'argent nécessaire à l'achat d'une Bible.

Monsieur Charles lui posa ensuite quelques questions afin d'apprendre quelles connaissances elle avait des Saintes Ecritures et fut étonné de l'exactitude des réponses.

Ella raconta ensuite sa visite à la ferme et comment elle avait pu y faire ses leçons pour l'école du dimanche et était ainsi parvenue à mémoriser de nombreuses parties de la Bible.

Plus Mary avançait dans son récit, plus M. Charles comprenait combien il lui avait fallu de courage, de patience, d'énergie et de foi pour attendre autant d'années et se rendre aussi loin pour chercher le trésor tant attendu.

Toutefois, l'expression de son visage devenait de plus en plus sérieuse et, se tournant vers Edwards, il dit d'un ton triste : « Je suis vraiment confus que cette jeune fille ait fait un si long voyage pour acheter une Bible et que je ne sois pas en mesure de lui en donner une. Toutes les Bibles dans le dialecte du pays de Galles que j'ai reçues de Londres l'année dernière pour les distribuer sont déjà vendues depuis longtemps et le peu d'exemplaires qui restent sont promis à des amis et je ne peux pas les donner à quelqu'un d'autre. Etonnamment, la société qui livrait jusqu'ici les Bibles au pays de Galles refuse d'en imprimer d'autres et je ne sais pas à qui je dois m'adresser à l'avenir. »

Jusqu'ici, Mary avait fixé le pasteur de ses grands yeux remplis d'espoir et de confiance, mais alors qu'il parlait avec David Edwards, elle remarqua son visage attristé et sentit rapidement ce que ses mots exprimaient, même si elle ne les avait pas compris.

La pièce dans laquelle elle se trouvait lui sembla soudain devenir sombre. Elle s'assit sur une chaise, prit son visage entre les mains et éclata en sanglots. « C'est fini ! », se disait-elle ; « Tout ça pour rien ! Les prières, la confiance, l'attente, le travail, les économies pendant toutes ces années, le long voyage les pieds nus, tout cela pour rien, juste au moment où je pensais enfin posséder le trésor tant désiré. » Sa tête pencha de plus en plus en avant et elle ne parvint plus à retenir les larmes qui coulaient sur ses joues.

Pendant un certain moment, seuls les sanglots du pauvre enfant brisaient le silence. Mais pour Monsieur Charles, ce sanglot était une prédication émouvante qu'il ne fallait pas mal interpréter. Il se leva enfin et, posant une main sur la tête inclinée de la jeune fille, lui dit d'une voix tremblant d'émotion : « Je vois, mon cher enfant, que tu dois avoir une Bible, quelles que soient les difficultés que je rencontrerai pour t'en trouver une. Je ne peux pas te la refuser. »

L'effet soudain de ces mots sur Mary fut si fort qu'elle ne parvint pas à parler. Mais elle leva ses yeux à la fois remplis de larme et brillant de bonheur vers le pasteur. Le bonheur et la reconnaissance pouvaient se lire sur son visage. L'homme en fut aussi ému.

Il ouvrit une armoire et en sortit une Bible. Et, posant une main sur la tête de la jeune fille, il la lui tendit et dit : « Si tu es heureuse de recevoir ce livre saint, ma chère enfant, je le suis

d'autant plus de te l'offrir. Lis-le souvent, médite-le avec soin et mets les leçons de l'Évangile en pratique ! »

Alors que Mary versait des larmes de joie et de reconnaissance, Monsieur Charles dit au vieux pasteur : « Même le cœur le plus dur serait ému en cet instant, non ? Cet enfant, si jeune, si pauvre, si raisonnable, connaissant si bien les Écritures est forcé d'aller à pied de Langfihangel à Bala afin d'avoir une Bible ! A compter d'aujourd'hui, je ne m'accorderai plus de repos jusqu'à ce que je trouve un moyen de remédier au manque oppressant de mon pays qui a grand besoin de la Parole de Dieu. »

Une demi-heure plus tard, après avoir déjeuné avec Monsieur Edwards, Mary se mit en route pour rentrer chez elle. Le ciel était couvert, mais elle ne le remarquait pas. Son cœur débordait des rayons du soleil et les personnes qui croisaient son chemin s'étonnaient de la voir marcher d'un air si réjoui, pressant sa Bible durement gagnée contre sa poitrine.

Ce soir-là, Jakob Jones et son épouse attendaient leur fille Mary pour le souper. Comment cela s'est-il passé ? A-t-elle atteint son but ? A-t-elle maintenant sa Bible ? Les parents de Mary se posaient ces questions en tendant l'oreille vers l'extérieur au moindre bruit.

Enfin, ils entendirent un pas léger, la porte s'ouvrit et Mary apparut, fatiguée, couverte de poussière, mais rayonnant de bonheur.

Jones ouvrit ses bras pour recevoir sa fille bien-aimée et, la pressant contre son cœur, lui demanda : « Tout s'est bien passé ? »

« Tout s'est bien passé », répondit Mary, pleine de joie. « J'ai ma Bible ! Dieu soit loué ! »

Il n'est pas rare, surtout parmi les jeunes, de constater qu'un objet longtemps et passionnément désiré soit considéré, lorsqu'on l'a enfin trouvé, avec plus ou moins d'indifférence. Mais ce n'était pas le cas de Mary Jones. La Bible pour laquelle elle avait travaillé, attendu, prié et pleuré lui devenait plus précieuse de jour en jour. Non seulement elle s'efforça de la connaître toujours mieux, mais elle mettait également en pratique ce qu'elle enseignait. Les vérités saintes qui s'inscrivaient dans son esprit étaient comme la semence précieuse qui, tombant dans un sol fertile, porte des fruits. De plus en plus décidée, le jeune cœur se tournait vers le Seigneur et les petites tâches quotidiennes de sa vie lui devinrent plus légères parce qu'elle les accomplissait pour Lui.

.....

Monsieur Charles fut, comme nous l'avons mentionné ci-dessus, profondément touché par ces événements. L'histoire de Mary Jones et de sa persévérance pour obtenir une Bible émouvaient constamment son esprit et il était souvent saisi de la pensée suivante : Que faire pour donner un grand nombre de Bibles au pays de Galles ?

Au cours de l'hiver 1802, il se rendit à Londres, participa aux négociations de certains membres de la société pour la diffusion d'écritures religieuses. Invité à une séance du comité, il plaida pour les besoins du pays de Galles, déplora le grand manque de Bibles et raconta ce qu'il s'était passé.

Ses auditeurs furent profondément émus et cette émotion grandit encore lorsque l'un des secrétaires du comité, le révérend Joseph Hughes, s'écria, d'un enthousiasme débordant : « Tout à fait, M. Charles, il faut fonder une société pour diffuser les Saintes Écritures. Mais si on le fait pour le pays de Galles, pourquoi ne pas le faire pour le monde entier ? »

Ces excellentes pensées parlèrent à de nombreux cœurs et après deux ans de préparations intensives, la Société Biblique de Grande-Bretagne et de l'étranger fut fondée en mars 1804.

Grâce aux efforts de la Société et grâce à l'aide constante de Dieu, la Bible est également parvenue aux moins fortunés et nous avons le privilège de la posséder depuis notre jeunesse. Serait-ce exagéré de dire que nous devons cela au moins en partie à la foi, à la persévérance et au courage de Mary Jones ?

Avons-nous aussi un peu de son amour pour la Bible et de son désir de la connaître et de la vivre ?

Que Dieu le donne à chacun d'entre nous !

Traduit de l'allemand. Source : „*Mary Jones und ihre Bibel*“, *Blumen am Wege Nr 1984*, Verlag der St. Johannis-Druckerei C. Schweickhardt Lahr-Dinglingen (Baden), abrégé.